

Open Research Online

The Open University's repository of research publications and other research outputs

Changement grammatical et discursif en français multiculturel de la région parisienne : éléments de comparaison

Journal Item

How to cite:

Secova, Maria (2017). Changement grammatical et discursif en français multiculturel de la région parisienne : éléments de comparaison. *Lingvisticae Investigationes*, 40(2) pp. 173–199.

For guidance on citations see [FAQs](#).

© 2017 John Benjamins Publishing Company



<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Version: Accepted Manuscript

Link(s) to article on publisher's website:
<http://dx.doi.org/doi:10.1075/li.00003.sec>

Copyright and Moral Rights for the articles on this site are retained by the individual authors and/or other copyright owners. For more information on Open Research Online's data [policy](#) on reuse of materials please consult the policies page.

oro.open.ac.uk

Changement grammatical et discursif en français multiculturel de la région parisienne : éléments de comparaison.

Dr. Maria Secova
The Open University

1. Introduction

L'objet de cet article est d'examiner la question des différences dans la distribution des innovations dans le domaine de la grammaire et celui du discours, en adoptant l'approche basée sur la notion de *variable*, définie comme un « ensemble de variantes pouvant être utilisée de façon interchangeable pour exprimer le même contenu » (Weiner & Labov 1983 : 31). En particulier, nous cherchons à déterminer pourquoi les innovations linguistiques ne se propagent pas de la même façon dans ces deux domaines linguistiques en français parisien actuel, et à réfléchir sur la nature des différences observées. Les exemples suivants illustrent les deux phénomènes analysés dans cette étude : l'interrogative indirecte « *in situ* » (1), et les particules d'extension (2).

(1) *mais madame nous on sait pas ça veut dire quoi*

(2) *tu sais qu'elles sont gentilles elles sont tranquilles [...] comme moi là genre mes potes et tout.*

Considérons d'abord plus en détail la notion de la variation sociolinguistique, et les différents niveaux d'analyse dont elle fait communément l'objet. La tradition labovienne, privilégiant l'étude de la variation phonologique, a pendant longtemps laissé de côté les domaines de la grammaire et du discours. La variation dans ces deux domaines langagiers s'est souvent avérée trop évasive pour les analyses quantitatives notamment à cause du manque d'occurrences dans les données, mais aussi des problèmes liés à la définition même de la variable et à l'équivalence entre les formes (Coveney 1997, Tagliamonte 2012 : 3-15, Pichler 2010 & 2013). Quant à la variation grammaticale, les problèmes relevaient généralement de la notion traditionnelle d'une grammaire homogène et rigide, d'habitude considérée uniquement sous l'angle de la langue écrite et qui percevait la syntaxe de l'oral spontané comme irrégulière (Blanche-Benveniste 1997 : 5-6). Comme nous le remarquons ailleurs (Gardner-Chloros & Secova, 2018), certains phénomènes oraux « non standard » sont, encore aujourd'hui, perçus comme des

« anomalies » même s'ils sont répandus et utilisés de manière plus ou moins structurée dans de nombreuses variétés de français.

Le « matériau » variable présente également d'importants écueils pour les analyses. Au niveau du discours, les « différentes façons de dire la même chose » (le contexte variable) ne sont pas toujours faciles à délimiter, surtout pour les marqueurs discursifs avec des fonctions pragmatiques similaires, mais pouvant se présenter sous des formes assez différentes. Prenons l'exemple des marqueurs discursifs utilisés pour reformuler des propos, comme *enfin* et *je veux dire*. Ils peuvent, dans certains contextes, constituer la seule et même variable, mais ne proviennent pas des mêmes catégories linguistiques (bien que la provenance de la même catégorie ne constitue pas un prérequis). Enfin, certaines formes peuvent servir plusieurs fonctions à la fois, ce qui peut dissimuler leur équivalence avec d'autres variantes.

Malgré les difficultés mentionnées, l'étude de la variation discursive et grammaticale a gagné du terrain dans les dernières décennies, représentant aujourd'hui un objet de recherche à part entière. La collecte plus systématique des corpus facilite l'étude des phénomènes oraux et, même si les occurrences des variables grammaticales et discursives sont généralement beaucoup moins fréquentes que celles relevant du domaine phonologique, elles restent quantifiables. La grammaire du français parlé, par exemple, comprend des variables morphosyntaxiques de « bas niveau » (Armstrong 2002), comme l'omission de *ne* de négation dont les occurrences sont relativement fréquentes à l'oral. Il en est de même pour les phénomènes discursifs – quasi universels pour la plupart – tels que les marqueurs discursifs ou les particules d'extension dont la fréquence serait parfois comparable à celle des phénomènes grammaticaux.

La question posée ici est de savoir comment fonctionnent les différentes variantes innovantes au niveau de la grammaire et du discours. Comment se comportent-elles face à la norme prescriptive ? Sont-elles, par exemple, stigmatisées au même degré ? Sont-elles toujours attribuées aux mêmes locuteurs – innovateurs ? Comment se diffusent-elles ? Nous tenterons de répondre à ces questions dans les sections suivantes, en examinant les forces internes (grammaticales) et externes (sociales) rentrant en jeu dans l'évolution de ces formes et dans leur propagation. Interagissant de manière complexe, ces facteurs sont imbriqués les uns dans les autres et ne peuvent pas être considérés en isolation. Allant au-delà du contexte français, nous considérerons enfin les implications théoriques de cette étude pour la compréhension de la grammaticalisation à différents niveaux linguistiques et de la diffusion des innovations.

2. Données et méthodologie

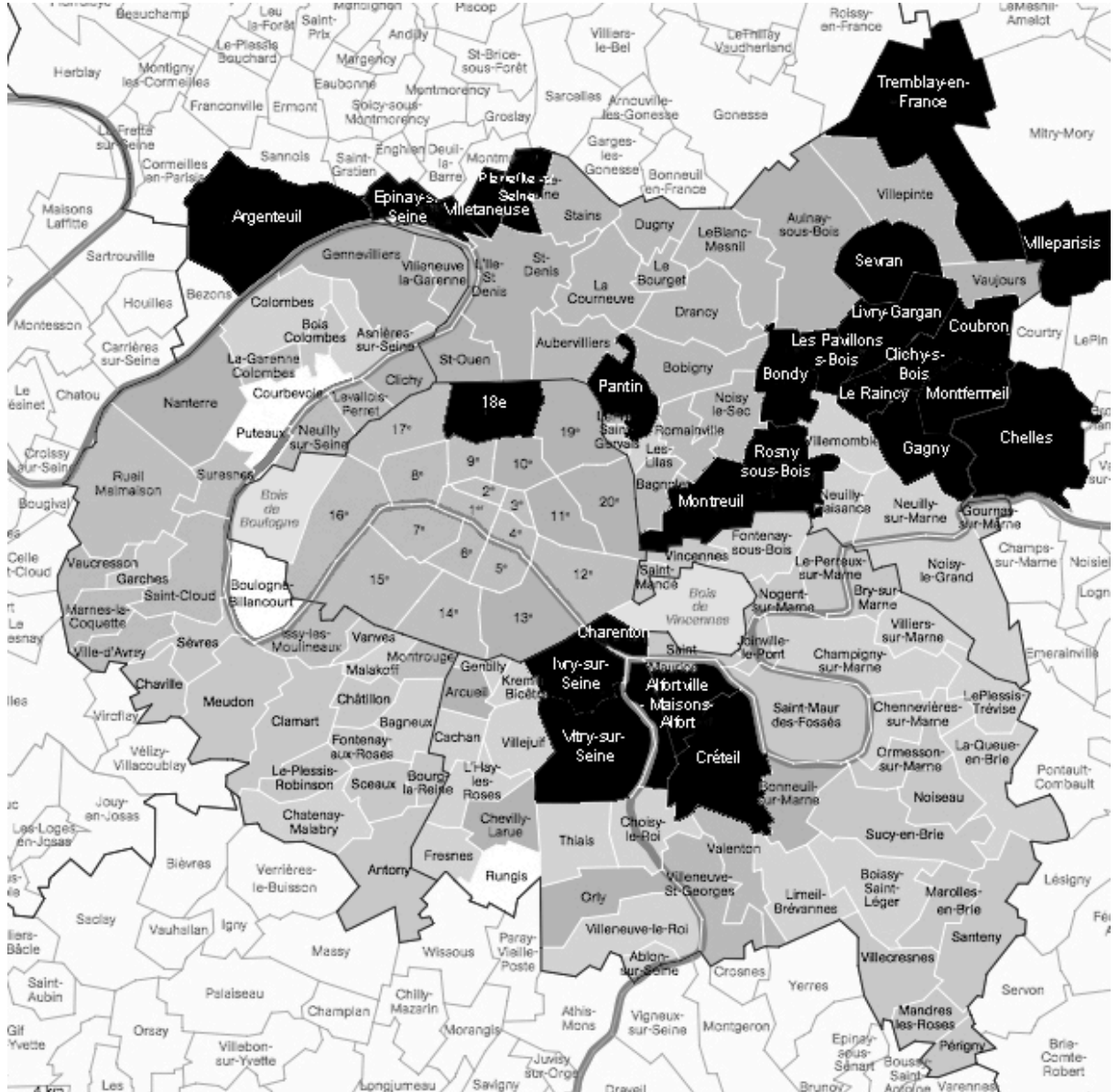
2.1 Projet

L'analyse présentée dans cet article se base sur le corpus français du projet « Multicultural London English – Multicultural Paris French »¹. Le projet repose sur une enquête sociolinguistique réalisée dans différents endroits de l'agglomération parisienne afin de comparer l'usage de la langue dans des quartiers multiculturels connaissant différents niveaux d'immigration. Les enregistrements ont principalement été effectués dans des maisons de jeunes et écoles, ainsi qu'en utilisant des réseaux personnels de l'enquêteur. Les zones étudiées, illustrées dans la Figure (1), se caractérisent par un niveau d'immigration élevé entraînant des situations de contact de langues et une conjoncture linguistique intéressante.

Figure 1 : Zones d'enquête en région parisienne²

¹ « Multicultural London English-Multicultural Paris French » : www.mle-mpf.bbk.ac.uk (ESRC)

² Les zones d'enquête (domicile des informateurs et lieux d'enregistrement) sont représentées en noir et sont les suivantes : Argenteuil, Epinay-sur-Seine, Villetaneuse, Pierrefitte-sur-Seine, Paris 18, Pantin, Montreuil, Rosny-sous-Bois, Bondy, Les Pavillons-sous-Bois, Sevran, Livry-Gargan, Coubron, Clichy-sous-Bois, Le Raincy, Montfermeil, Gagny, Chelles, Villeparisis, Tremblay-en-France, Ivry-sur-Seine, Vitry-sur-Seine, Alfortville, Créteil, Maisons-Alfort, Charenton-le-Pont.



2.2 Participants

Le corpus français du projet MLE-MPF comporte 34 enregistrements informels, réalisés en différentes séances durant généralement 1h. L'échantillon est composé de 77 locuteurs âgés de 8 à 19 ans : 41 femmes et 36 hommes, tous habitant en Ile-de-France. L'enquête avait pour but d'obtenir des paroles spontanées et informelles ; des stratégies ont donc été mises en place pour minimiser le « paradoxe de l'observateur » (Labov 1972 : 61). Les locuteurs ont été encouragés à donner leur avis sur différents événements de la vie, à relater des histoires et à parler spontanément et sans tabous. Le caractère familial des enregistrements est

d'autant plus pertinent pour les analyses des phénomènes innovants, car ces derniers ne se trouvent généralement que dans des situations informelles comportant en particulier des récits narratifs. Afin d'obtenir davantage de spontanéité et d'interactivité, les sujets étaient, dans la majorité des cas, enregistrés en groupe de 2-3 amis. Chaque locuteur devait également remplir une fiche confidentielle de renseignements sur son âge, sexe, lieu d'habitation, lieu d'origine des parents ainsi que les langues parlées à la maison. Les tableaux (1) et (2) montrent les âges des locuteurs et les origines de leurs parents.

(1) : Participants

Age Sexe	10-14 ³	15-16	17-19	Total
F	9	23	9	41
M	20	6	10	36
TOTAL	29	29	19	77

(2) : Origines des parents

Pays	N	%
France	23	29.87
Algérie	13	16.88
France pour un parent, autre pays pour l'autre	11	14.29
Deux pays différents pour chacun des parents	4	5.19
Mali	4	5.19
Tunis	3	3.9
Angola	2	2.6
Congo	2	2.6
Haïti	2	2.6
Maroc	2	2.6
Turquie	2	2.6
Autres (Philippines, Cap Vert, Italie, Moldavie, Bénin, Portugal, Espagne, Madagascar, Iran)	9	12
Total	77	

³ Les locuteurs ont été divisés en groupes de tailles à peu près similaires (au niveau du nombre de participants et de leur temps de parole), et selon des transitions importantes de la scolarité (passage du collège au lycée et plus tard en seconde).

Pour examiner les différences générationnelles dans les pratiques linguistiques en région parisienne, le corpus MPF a été comparé au *Corpus de Français Parlé Parisien*, recueilli en 2006-2009 et comptant 535 000 mots à ce jour, soit l'équivalent d'environ 37h (Branca-Rosoff *et al* 2007). Les données stratifiées en âge nous ont permis d'examiner la variation et le changement en temps « apparent » : une méthode souvent utilisée dans les analyses variationnistes quand les données réelles (basées sur le même type de locuteurs enregistrés à différentes périodes) ne sont pas disponibles.

3. Variation grammaticale : les interrogatives indirectes *in situ*

3.1 Structure, forme et fréquences

En français contemporain, on distingue deux types d'interrogation : soit l'interrogation *partielle* (3a), comportant des syntagmes interrogatifs comme *quand*, *comment*, *quoi* et *où* en forme directe et indirecte ; soit l'interrogation *totale* (3b), dont la forme indirecte se forme avec *si* :

- | | |
|---|---|
| (3a) Directe : <i>Comment tu t'appelles ?</i> | Indirecte : <i>Il demande comment je m'appelle.</i> |
| (3b) Directe : <i>Tu viens ?</i> | Indirecte : <i>Il demande si je viens.</i> |

Coveney (1997) énumère différents types d'interrogatives directes, dont certaines peuvent être considérées comme variantes sociolinguistiques plus ou moins équivalentes. En plus du contexte linguistique, le choix de telle ou telle variante serait principalement régi par des facteurs socio-pragmatiques, tels que le registre. L'interrogation directe *partielle*, pertinente pour cette étude, peut être formée avec le syntagme interrogatif soit en position initiale, soit en position finale (aussi appelé « *in situ* », à savoir [4c] et [5c])⁴.

- Type A : *qui*, *quand*, *comment*, *où* :

- (4a) [QV-CL] **Où** est-il ?
 (4b) [QESV] **Où** est-ce qu'il est ?
 (4c) [SVQ] Il est **où** ?

⁴ Nous considérons ici uniquement le type de variantes utilisées dans le corpus MPF. Certaines variantes citées par Coveney (1997) ne sont jamais utilisées dans ce corpus (ex. [Q *que* SV] *comment qu'elles s'appellent*, [Q *c'est que/qui* SV] *comment c'est qu'elles s'appellent*). Les codes utilisés dans les exemples (4a) à (5c) sont empruntés à Coveney (1997).

- Type B : *que / quoi* :

(5a) [QV-CL] **Que** veut-il ?

(5b) [QESV] **Qu'**est-ce qu'il veut ?

(5c) [SVQ] Il veut **quoi** ?

L'interrogative *indirecte*, quant à elle, place le syntagme interrogatif en position pré-verbe. Ainsi, les syntagmes *comment*, *où*, *qui* et *quand* restent invariables mais *que / quoi* changent en *ce que* :

(6a) *Je (ne) sais pas où il est.*

(6b) *Je (ne) sais pas ce qu'il veut.*

Comme l'attestent de nombreux exemples du corpus MPF, la subordonnée du type [6a] peut également se former sur le modèle d'une question *in situ*, avec le syntagme interrogatif placé après le verbe :

(7) *Je (ne) sais pas il est où* (aussi : *je (ne) sais pas c'est combien*, *je (ne) sais pas c'est qui*, etc.)

Quant aux variantes du type [6b], elles prennent la forme d'une question indirecte avec *qu'est-ce que* à la place de *ce que* [8a], ou *in situ* avec *quoi* en position finale [8b]:

(8a) *Je (ne) sais pas qu'est-ce qu'il veut.*

(8b) *Je (ne) sais pas il veut quoi.*

Selon la grammaire prescriptive en français de métropole, les instances comme [7] et [8a-b] sont considérées comme non standard (Ledegen 2007) et « populaires » (Gadet 1993: 65; Blanche-Benveniste, 1997 : 4). A la différence de certaines variétés créoles (Ledegen 2007), en français hexagonal ces formes ont tendance à être marquées et stigmatisées, mais en raison d'un manque de données et d'études sur la question, on ignore dans quelle mesure ces variantes sont répandues et socialement saillantes. La forme avec *est-ce que* (type 8a), dont l'usage est attesté dans plusieurs corpus et variétés de français (Blanche-Benveniste 1997, Riegel *et al.* 1997, Defrancq 2000), serait plus fréquente et plus ancienne que la forme *in situ* illustrée en (7) et (8b). Le corpus MPF compte uniquement 7 occurrences d'interrogatives indirectes avec *est-ce que*, dans un total de 167 interrogatives indirectes partielles. En voici quelques exemples :

(9) *t'as vu qu'est-ce que tu fais là ?*

(10) *juste à se regarder on comprend **qu'est-ce qu'on a dit** et voilà.*

(11) *mais ça se fait pas **qu'est-ce qu'ils nous font** aussi !*

En revanche, la structure avec le syntagme interrogatif en position finale est considérablement plus fréquente :

(12) *par exemple si je me marie avec une chrétienne par exemple elle comparé à moi (.) sa mère c'est une chrétienne son père c'est un musulman tu sais **elle faisait quoi** la mère ? elle donnait du porc en *scred*⁵ à son enfant .*

La forme *in situ*, présumée rare en français métropolitain, est attestée à différentes fréquences dans d'autres variétés de français, par exemple en créole réunionnais à hauteur de 44% (Ledegen 2007) ou à 17% au Québec (Lefebvre & Maisonneuve 1982). La proportion des interrogatives indirectes *in situ* parmi toutes les interrogatives indirectes dans le corpus MPF est de 37% (Gardner-Chloros & Secova 2018). Comparable à celle de Ledegen, cette proportion est d'autant plus étonnante que les interrogatives *in situ* sont rarement mentionnées dans les travaux sur le français hexagonal et illustrées par des exemples tirés des corpus. Aucun exemple de ce type n'est attesté dans les descriptions du français « populaire » et « ordinaire » de Gadet (1989, 1993). Cependant, plus récemment Gadet (2006) mentionne la formation des interrogatives indirectes sur le modèle d'interrogatives directes du type « j'aimerais savoir c'est quoi ? » dans les pratiques des jeunes en banlieue parisienne. C'est sur cette catégorie de locuteurs que se focalisera cette étude.

3.2 Codage et analyse

Chaque occurrence de la variable en question a été codée en fonction de certains facteurs linguistiques et sociaux pertinents. Les facteurs sociaux, communs pour les deux variables analysées dans cet article, sont les suivants :

- Origine ethnique des parents (groupe 1 : français, 2: mixte, 3 : même origine non française)
- Sexe
- Age
- Diversité du réseau d'amis : de 1 à 5⁶

⁵ *En scred* – discrètement, en secret, en cachette (source : www.dictionnairedelazone.fr)

⁶ Le sujet de la discussion concernait souvent les réseaux d'amis ; les locuteurs répondaient aux questions du type « qui sont tes meilleurs amis », « où habitent-ils/elles », « de quelle origine sont-ils/elles » etc. Un score de « diversité du réseau » a ensuite été établi sur une échelle de 1 à 5 allant du moins au plus diverse culturellement (cf. Cheshire 2008).

Quand à la variable grammaticale, nous avons ensuite pris en compte les facteurs linguistiques suivants :

- Variante : S – standard, I – *in situ*
- Type de subordonnée : Q- *in situ* avec *quoi* (*je sais c'est quoi*), C- standard avec *ce que* (*je sais ce que c'est*), I- inversion (*je sais c'est où*), O- ordre des mots standard (*je sais où c'est*)
- Type de syntagme interrogatif : *quoi / ce que, qui, où, combien, comment, quel / quelle, pourquoi*
- Personne grammaticale (phrase principale + subordonnée)
- Temps (phrase principale + subordonnée)
- Polarité (négative / affirmative)
- Verbe matrice : *savoir, voir, chercher, comprendre, connaître, demander, dire, entendre, expliquer, faire, indiquer, oublier, regarder, se souvenir.*
- Longueur de la subordonnée en syllabes :
 - 2 syllabes : *Je sais pas c'est quoi / Je sais c'est qui*
 - 3 syllabes : *Je sais pas il est où*
 - 4 syllabes : *Tu sais elle a dit quoi / Je sais plus j'avais dit quoi*
 - 5 syllabes : *Tu sais on l'appelle comment / je savais ou il habitait*
 - 6 syllabes : *Je sais plus comment il s'appelait*
 - 7+ syllabes : *On sais très bien ce qu'il va nous arriver / Je sais même pas comment il a été accepté*

La plupart des analyses quantitatives présentées dans cet article a été réalisée avec Rbrul : ce programme permettant d'effectuer des régressions logistiques et d'évaluer le poids de différents facteurs sociaux et linguistiques sur l'utilisation d'une variante donnée (Johnson 2009).

3.3 Interrogatives indirectes *in situ* en français parisien

Dans le corpus MPF, la variante *in situ* est extrêmement fréquente pour un phénomène jusqu'alors très peu répertorié⁷. Selon le tableau ci-dessous, elle représente près de 37% des interrogatives indirectes partielles (61 de 166) :

⁷ En interrogeant le corpus CFPP, nous avons relevé uniquement 4 occurrences d'interrogative indirecte avec *qu'est-ce que*, et une seule occurrence d'interrogative *in situ*, utilisée par un locuteur d'origine marocaine âgé de 29 ans (« *je sais plus c'était quoi la fin* »). La rareté de cette forme dans ce corpus, comparé au corpus MPF, suggère qu'il s'agit effectivement d'une innovation en français parisien.

(3) : Interrogatives indirectes partielles attestées en MPF

Type	N	%
A. Je sais pas <i>ce que</i> c'est	45	27.1
B. Je sais pas <i>qui / comment / combien</i> c'est	53	31.9
C. Je sais pas <i>qu'est-ce que</i> c'est	7	4.2
D. Je sais pas c'est <i>quoi</i>	30	18.1
E. Je sais pas c'est <i>qui / comment / combien</i>	31	18.7
TOTAL	166	

Examinons plus en détail la distribution des variantes selon le profil des locuteurs. Les tableaux (4)-(7) présentent la répartition des formes selon l'origine des parents (1 : française, 2 : mixte, 3 : même origine non française), la diversité du réseau d'amis, le sexe et l'âge du locuteur.

(4): Origines vs. variante

Origines Variante	Française		Mixte		Même origine non-française		Total
	%	(n)	%	(n)	%	(n)	
<i>In situ</i>	7.1	(2)	14.3	(4)	53.4	(55)	61
Standard	92.9	(26)	85.7	(24)	46.6	(48)	98
Total	100	(28)	100	(28)	100	(103)	159

(5): Diversité du réseau vs. variante

Réseau	1	2	3	4	5	Total
Variante	% (n)	% (n)	% (n)	% (n)	% (n)	
<i>In situ</i>	0 (0)	0 (0)	17.2 (5)	36.1 (13)	60.6 (43)	61
Standard	8.2 (8)	15.3 (15)	82.8 (24)	63.9 (23)	39.4 (28)	98
Total	100 (8)	100 (15)	100 (29)	100 (36)	100 (71)	159

(6): Sexe vs. variante

Sexe	F	M	Total
Variante	% (n)	% (n)	
<i>In situ</i>	24.4 (19)	51.9 (42)	61
Standard	75.6 (59)	48.1 (39)	98
Total	100 (78)	100 (81)	159

(7): Age vs. variante

Age	10-14	15-16	17-19	Total
Variante	% (n)	% (n)	% (n)	
<i>In situ</i>	87.5 (14)	31.9 (36)	36.7 (11)	61
Standard	12.5 (2)	68.1 (77)	63.3 (19)	98
Total	100 (16)	100 (113)	100 (30)	159

Les tableaux montrent que l'utilisation de la variante *in situ* augmente par incréments du groupe 1 (locuteurs d'origine française) au groupe 3 (locuteurs issus de l'immigration). En même temps, elle augmente progressivement en fonction de la diversité du réseau d'amis (ces deux variables ne sont évidemment pas orthogonales, car dans la majorité des cas, les locuteurs issus de l'immigration vivent dans des quartiers culturellement et ethniquement plus divers, et sont donc plus susceptibles d'adopter et de diffuser des innovations linguistiques). Les tableaux (6) et (7) montrent que les hommes utilisent la variante *in situ* plus souvent que les femmes, et que les locuteurs les plus jeunes (8-14) l'utilisent presque catégoriquement (14 sur 16 occurrences).

Tandis que les tableaux (4)-(7) exposent des tendances générales dans l'utilisation des interrogatives indirectes, passons désormais à leur vérification statistique, par le biais d'une régression logistique.

(8): Contribution des facteurs à la probabilité d'occurrence de la variante *in situ*.⁸

Variables fixes			
Input		0.2	
N Total		156	
	PF	%	n
Origine ethnique			
Groupe 3	.81	53	55/103
Groupe 2	.50	15	4/26
Groupe 1	.19	7	2/27
<i>Gamme</i>	62		
Sexe			
Homme	.64	52	42/81
Femme	.36	25	19/75
<i>Gamme</i>	28		

⁸ La diversité du réseau a été analysée séparément de l'origine ethnique, car ces deux facteurs n'étaient pas indépendants. Notons qu'un poids factoriel supérieur à 0.5 favorise l'utilisation de la variante en question, tandis qu'un poids inférieur à 0.5 la défavorise. Les facteurs non significatifs ne sont pas présentés.

Variables continues		
Diversité du réseau d'amis (1-5)		
	+1	Log-rapport des cotes : 1.091
Longueur de la subordonnée (syllabes)		
	+1	Log-rapport des cotes : -1.071

Le tableau (8) confirme la tendance pour certains facteurs qui se révèlent statistiquement significatifs : l'origine ethnique, le sexe, la diversité du réseau et la longueur de la subordonnée. Premièrement, l'utilisation de variante *in situ* est favorisée par les locuteurs issus de l'immigration. Si l'on considère que ces locuteurs sont plus susceptibles d'être exposés à des langues étrangères à la maison, l'utilisation de cette forme peut constituer une simplification grammaticale caractéristique des variétés d'apprenant, ou une interférence spécifique basée sur une langue étrangère (langue maternelle des parents). Il peut aussi s'agir d'une simplification interne à la grammaire, où cette forme serait cognitivement plus facile à produire. Le tableau (7) montre en effet que les locuteurs les plus jeunes, probablement le moins aptes des 3 groupes à produire des phrases syntaxiquement complexes, préfèrent cette forme (on peut d'ailleurs supposer que la forme standard est majoritairement acquise au fur et à mesure de l'instruction scolaire).⁹

S'il s'agit d'un changement intralinguistique lié aux contraintes universelles de la parole spontanée (rapidité, manque de temps de planification entraînant une simplification syntaxique et des énoncés paratactiques), il est probable qu'on le trouve dans différents lieux géographiques sans pour autant qu'il y ait de contact. On peut citer l'exemple de certains créoles ou du français du Québec où la variante *in situ* est très répandue (il est aussi possible que la pression normative n'y est pas aussi forte qu'en France).

Le deuxième facteur le plus important dans le tableau (8) est le sexe ; la forme *in situ* est favorisée par les hommes. La préférence masculine pour les variantes non standard a souvent été discutée dans la littérature variationniste, démontrant une tendance moins élevée chez les femmes à choisir ce type de variantes, susceptibles d'être stigmatisées (Labov 1990 & 2004). On peut aussi postuler que parmi les jeunes des quartiers multiculturels, cette forme connaisse un certain niveau de « prestige couvert » (Labov 1966), notamment par rapport à la norme

⁹ Nous devons rester prudents en interprétant les résultats pour l'âge car ceux-ci ne se sont pas révélés significatifs dans l'analyse multivariée, probablement à cause du manque d'occurrences d'interrogatives indirectes chez les plus jeunes.

scolaire qui la stigmatise. Le tableau (8) suggère en effet qu'elle est plus répandue dans des réseaux culturellement hétérogènes ; en effet, plus le réseau d'amis est divers, plus il est probable que le locuteur utilisera cette variante (le chiffre +1,091 représente une corrélation positive).

A ce propos, il est intéressant de mentionner l'étude que nous avons réalisée en avril 2014 dans plusieurs collèges et lycées dans une banlieue nord de Paris, dans le but d'examiner les réactions et attitudes des élèves envers les innovations linguistiques par le biais d'un questionnaire. Dans ce cadre, nous avons présenté un exposé sur la sociolinguistique, en illustrant la variation sur l'exemple de l'interrogative indirecte avec deux formes : *je sais ce que c'est* et *je sais c'est quoi*. Nous avons demandé aux élèves ce qu'ils pensaient de ces deux variantes et laquelle ils utilisaient. Même si les réponses étaient mitigées, la plupart des élèves ont spontanément décrit l'équivalent standard comme trop « français », trop « formel », voire « boloss » et « fragile » (dans le sens de « pas bien » et probablement passé de mode) et ont déclaré utiliser la forme *in situ*. Cette dernière a été décrite comme celle qui « passait mieux », qui était plus facile et rapide à dire. Malgré les réactions à ce stimulus, il n'est pas certain dans quelle mesure l'usage *in situ* est socialement pris en compte. Des exemples comme (13), tiré d'un sketch des humoristes français Ro et Cut (2012), montrent que cette variante existe bel et bien et qu'elle peut être exploitée, consciemment ou non, comme un marqueur identitaire.

(13) *d'entrée je lui ai montré c'est qui le patron !*

Pour revenir aux résultats, il est intéressant de noter que le seul facteur significatif parmi les variables grammaticales est la longueur de la subordonnée (par exemple, *c'est qui* dans *je sais pas c'est qui*). Ainsi, plus la subordonnée est longue, moins il est probable que le locuteur utilisera la forme *in situ*. Autrement dit, cette variante est favorisée dans des subordonnées courtes, comme *c'est quoi*, *c'est qui* ou *c'est où* (le chiffre -1.071 représente une corrélation négative). Ceci peut être lié à l'économie linguistique et aux processus cognitifs dans la parole spontanée, qui tend vers la parataxe et des énoncés courts et simples plutôt que longs et complexes. En raison de leur fréquence, les phrases courtes sont parallèlement aussi plus susceptibles de se figer, et par conséquent, d'augmenter encore davantage leur fréquence. Ceci pourrait en effet être le cas de *c'est quoi*, l'élément *in situ* le plus utilisé (voir Ledegen 2007 sur le type des subordonnées et Prevost 2006 sur le phénomène de grammaticalisation et coalescence).

L'analyse des interrogatives indirectes met donc en lumière un jeu complexe de facteurs internes (linguistiques) et externes (sociaux) opérant dans l'évolution et dans la diffusion de la variante *in situ*. Les divers tests suggèrent que le

changement dans le système des interrogatives pourrait, d'un côté, être favorisé par des pressions universelles de la parole spontanée, mais de l'autre côté, être inhibé par des pressions externes à la langue, notamment par la stigmatisation de la forme *in situ* dans certains milieux sociaux et à l'école. Dans la section qui suit, nous appliquerons des tests similaires à une variable discursive afin de la comparer à la variable grammaticale.

4. Variation discursive : les particules d'extension

Dans cette section, nous examinerons un deuxième type de variation : relevant cette fois du domaine discursif, concernant les « particules d'extension » (ci-après appelées « PE »). Ces particules, définies comme des éléments utilisés à la fin d'un syntagme pour élargir des énoncés autrement complets (Overstreet 2005 : 1847), sont généralement composées d'une conjonction et d'un élément nominal, et peuvent s'attacher à un mot, un ensemble de mots ou une phrase entière :

(14) *genre mes potes et tout.*

(15) *ils ont des masques et tout ça.*

Aux cours des dernières décennies, les études ont commencé à montrer une tendance des PEs à se grammaticaliser et à acquérir des fonctions pragmatiques, en les considérant comme des marqueurs discursifs plutôt que des expressions à caractère référentiel (Dubois 1993, Overstreet et Yule 1997, Cheshire 2007). Malgré l'intérêt croissant pour ce domaine discursif, la recherche reste largement préoccupée par les variétés de l'anglais, à l'exception de quelques travaux quantitatifs sur le français examinant la distribution et le conditionnement sociodémographique des PEs en « temps apparent » (Dubois 1993, Secova 2014). Dans cette section, nous examinerons les particules d'extension dans une optique variationniste et nous nous interrogerons sur la distribution sociale et linguistique des différentes formes. Enfin, un but plus global sera de comparer le « comportement » de cette variante discursive avec celui de la variante grammaticale décrite ci-dessus et de réfléchir sur les raisons de leurs différences.

4.2 Usages et fonctions

Les PEs ont été décrites comme des constructions typiquement orales aux fonctions discursives variées. Une de ces fonctions, longtemps considérée comme primordiale, est d'élargir l'ensemble des référents annoncés par leur antécédent. Or, la recherche commence à montrer que pour certaines variantes, cette fonction est largement atténuée ou récessive (Cheshire 2007 ; Pichler et Levey 2011; Levey 2012). Comme les marqueurs discursifs, les PEs s'emploient dans des contextes familiers où elles remplissent des fonctions pragmatiques, faisant appel

à une réciprocité d'opinion plutôt qu'à de vraies connaissances partagées entre les interlocuteurs (Overstreet 1999). Pour la majorité de langues, le choix de différentes variantes est aussi socialement conditionné (Dubois 1993, Cheshire 2007). Leur surutilisation, ou l'emploi d'une variante spécifique, peut également être associé aux « parlars jeunes », surtout lorsque l'on observe un effet de « gradation d'âge » culminant à l'adolescence et diminuant avec l'âge (Dubois, 1993). L'existence de cet effet n'empêche pas pour autant un changement linguistique générationnel ; en effet, même si certaines formes se révèlent plus nombreuses chez les adolescents, elles peuvent se grammaticaliser, modifier leurs fréquences d'usage et entraîner un changement progressif en temps réel chez les autres groupes d'âge (pour une discussion détaillée, voir Secova 2014). Or, Tagliamonte et Denis (2010) notent un autre cas de changement dans l'anglais de Toronto, décrit comme un « remplacement lexical » non accompagné par la grammaticalisation, avec la forme *and stuff* devenue prédominante (surtout parmi les jeunes) et ayant remplacé les formes avec *things* (par ex. *and things like that*) préférées par des locuteurs plus âgés. Des changements similaires ont été observés également en anglais britannique, où l'utilisation de *and stuff* a sensiblement augmenté (Cheshire 2007, Levey 2012). Comme dans toutes les études sur le changement, la recherche est ici bridée par un manque de données comparables en temps réel (l'existence des corpus similaires espacés dans le temps), et les inférences ne peuvent donc se faire que sur la base d'études en « temps apparent » (c.-à-d., sur des échantillons stratifiés par âge à un moment donné, cf. Tagliamonte et Denis 2010 ; Pichler et Levey 2011).

4.3 Grammaticalisation et changement

Comment se manifeste le changement dans l'usage des particules d'extension telles que *et tout* ? Comme les marqueurs discursifs, les PEs constituent une catégorie particulièrement propice à la grammaticalisation, caractérisée par « l'évolution d'une forme lexicale vers une forme grammaticale, ou en celle d'une forme grammaticale vers une forme d'un statut plus grammatical » (Prévost 2006 : 122). La grammaticalisation se caractérise par un certain nombre de mécanismes convergents, n'étant toutefois pas tous indispensables. Dans le cas des PEs, on note principalement une décatégorisation et une réduction phonétique accompagnées d'un changement sémantique et pragmatique (Bybee 2003 ; Cheshire 2007; Pichler et Levey 2011). La décatégorisation implique une perte de caractéristiques morphosyntaxiques de la forme source, et son extension au-delà des contextes morphosyntaxiques d'origine (Pichler et Levey 2011: 445). Pour illustrer ce processus, comparons les exemples (14) et (15) ci-dessus, en particulier vis-à-vis de la relation grammaticale de la PE et son antécédent (*pote* et *masques*). En supposant que la

fonction originelle des PE est d'« élargir une liste », son antécédent devrait, en théorie, avoir les mêmes caractéristiques morphosyntaxiques que la PE (en termes de nombre, caractère animé/inanimé, dénombrabilité et catégorie grammaticale). Or, si l'on considère que *tout* dans l'exemple (14) représente un ensemble inanimé, il ne devrait pas s'utiliser avec *potes* (êtres humains, animés et dénombrables). La particule *et tout* semble donc, au moins dans ce cas-là, avoir d'autres fonctions que celle de l'élargissement d'une liste.

Le processus de grammaticalisation s'accompagne parfois d'une perte de matière phonétique, liée à la hausse de fréquence (Prévost 2006 : 124). Ainsi, il est possible d'imaginer que certaines variantes se seraient rétrécies de leur homologues structurellement similaires, mais plus longs (p.ex. *et tout* / *et tout le reste*), comme c'est probablement le cas, selon Cheshire (2007), de certaines variantes anglaises, notamment *and that* (*and all that*), *and stuff* (*and stuff like that*) et *and everything* (*and everything like that*).

Enfin, les formes grammaticalisées perdent au fur et à mesure leur contenu propositionnel, tout en acquérant de nouvelles fonctions pragmatiques ou en renforçant leurs fonctions existantes. Parallèlement à ce processus, les variantes en question sont de plus en plus liées à l'attitude du locuteur (subjective), à l'attitude du locuteur envers l'interlocuteur (intrasubjective) et à l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu discursif (métadiscursive et textuelle). Pour les PEs, cette « extension fonctionnelle » se manifeste dans le fait que certaines variantes développent progressivement de nouvelles fonctions pragmatiques et textuelles en plus - ou peut-être à la place de - leur fonction d'origine présumée (élargissement d'une liste). Elles peuvent, par exemple, servir à atténuer la force d'un énoncé ou à signaler sa qualité approximative, comme dans l'exemple suivant :

(16) *mais parfois y'a des gens de ma classe et tout qui le prennent mal*¹⁰.

4.4 Analyse multivariée : test de grammaticalisation

Pour tester la grammaticalisation dans le système des particules d'extension du corpus MPF, certains facteurs sociaux et grammaticaux ont été codés selon des méthodes utilisées dans d'autres études (Cheshire 2007; Tagliamonte et Denis 2010 ; Pichler et Levey 2011). Une des hypothèses est que les variantes impliquées dans le changement sémantico-pragmatique modifient au fur et à mesure leur valeur référentielle (c.-à-d. la capacité à se référer à une liste d'objets) ainsi que le type d'antécédent. Elles s'emploient de moins en moins avec les substantifs et davantage avec d'autres types d'antécédents n'ayant pas

¹⁰ Dans la classe, certaines personnes prennent mal les commentaires du professeur.

forcément les mêmes caractéristiques morphosyntaxiques que la PE (phénomène appelé « décatégorisation »). Afin de tester cela, chaque occurrence a donc été codée selon le type d'antécédent :

- a) nominal
- b) non nominal (adjectif, verbe, discours rapporté et autres contextes « inattendus »).

Ce test relève de l'hypothèse que la fonction originelle des PE était de référer à un « ensemble » - une « liste » - de choses similaires, et ces particules seraient donc d'abord utilisées avec des antécédents nominaux. Simultanément, la valeur référentielle de ces variantes diminuerait avec le temps (elle ne s'attacherait plus nécessairement à une liste d'objets, existante ou imaginée). Autrement dit, la PE serait de plus en plus désémantisée, surtout si elle adopte de nouvelles fonctions pragmatiques. Ce phénomène a été opérationnalisé sur une échelle de 0-2 ; les formes clairement attachées à une liste (c.-à-d. au moins deux éléments plus la PE) ayant la valeur référentielle maximale (2). Les variantes utilisées avec un référent où des éléments similaires pouvaient être imaginés en fonction du contexte, avait une valeur référentielle de 1, tandis que les PE attachées à des notions vagues, des séquences de discours rapportés ou des contextes inattendus (cas où aucune liste spécifique ne pouvait être imaginée), avait une valeur référentielle de 0¹¹.

(9). Codage de la valeur référentielle

Valeur référentielle	Exemple
2	<i>a) y a toujours de petites bières de petits mégots de joints <u>tout ça et tout</u> c'est bien ça fait vivre un peu l'esprit</i> <i>b) il te saute dessus il te tape <u>et tout</u> il fait trop peur</i> <i>c) un peu de gingembre des oignons <u>tout ça</u></i> <i>d) on a rigolé parlé etcetera</i>
1	<i>e) il y a des magasins où ils vendent de la marque les jeans <u>et tout ça</u></i> <i>f) ils avaient tous des joggings des trucs comme ça</i>
0	<i>g) c'était trop bien <u>et tout</u></i> <i>h) il lui a fait "non c'est pas la mienne celle-là " <u>et tout</u></i> <i>i) y'a des scènes où par exemple moi je suis pas avec elles <u>et tout</u></i> <i>j) genre mes potes <u>et tout</u></i>

¹¹ Notons que les facteurs de *valeur référentielle* et *type d'antécédent* sont indépendants les uns des autres : il existe en effet de nombreux cas où la PE s'attachait à une liste non nominale, comme dans les exemples (b) et (d).

4.5 Distribution

Le tableau (10) présente la répartition des formes les plus fréquentes dans le corpus MPF, classées par fréquence. Il montre que la forme la plus fréquente chez les adolescents est *et tout*, représentant les deux tiers des occurrences. De loin la forme la plus utilisée, elle est suivie par *tout ça* (10,5%), *nanana* (7,4%) et *etcetera* (6,7%). En revanche, la forme la plus fréquente chez les locuteurs âgés (Tableau [11]) est *etcetera* (39,5%), suivi par *et tout* (20,6%), *tout ça* (14%), *(les/des) choses comme ça* (7,4%) et *machin* (5%).

(10). Distribution des particules d'extension (Adolescents (16-19), MPF)

Variante	N	%
et tout	263	62.92%
tout ça	44	10.53%
nanana	31	7.42%
etcetera	28	6.70%
(les/des) trucs comme ça	13	3.11%
et tout ça	12	2.87%
ou quoi	6	1.44%
ni rien	5	1.20%
ou un truc comme ça	4	0.96%
un truc comme ça	4	0.96%
(les/des) choses comme ça	2	0.48%
machin	2	0.48%
autre	4	0.96%
TOTAL	418	

(11). Distribution des particules d'extension (Adultes (60+), CFFP)

Variante	N	%
etcetera	90	39.47%
et tout	47	20.61%
tout ça	32	14.04%
(les/des) choses comme ça	17	7.46%
machin	11	4.82%
et tout ça	9	3.95%
et autres	6	2.63%
(les/des) trucs comme ça	3	1.32%

nanana	3	1.32%
ou quoi que ce soit	3	1.32%
ni rien	2	0.88%
autre	5	2.19%
TOTAL	228	

Une comparaison des groupes d'âge nous permet de constater qu'il n'y a pas de variantes entièrement *nouvelles* (variantes qui seraient utilisées uniquement par les jeunes et pas du tout par les locuteurs âgés). Cependant, le tableau illustre une augmentation considérable de la fréquence de *et tout* - la forme prédominante chez les jeunes (une tendance déjà discutée précédemment, cf. Secova 2014). En outre, comme nous allons le voir dans ce qui suit, cette variante semble se grammaticaliser et renforcer ses fonctions pragmatiques, au détriment de sa fonction référentielle et de son sens littéral qui semblent, au contraire, se réduire. Un autre fait notable est la proportion des variantes courtes vis-à-vis des variantes plus longues (plus de 2 syllabes). En effet, le tableau montre que les jeunes préfèrent des formes courtes comme *et tout* et *tout ça*, alors que les locuteurs âgés favorisent des formes plus longues comme *etcetera* et *des choses comme ça* (la différence entre les deux groupes d'âge étant statistiquement significative). Ces résultats suggèrent qu'un changement serait en train de se produire dans le système des PEs en français parisien, où les formes longues se raccourcissent ou seraient remplacées par des formes courtes, plus grammaticalisées.

(12). Distribution des variantes

	Variantes courtes	Variantes longues	% Courtes (total)
Adolescents (MPF)	315	98	76% (413)
Adultes (CFPP)	90	131	41% (221)

$\chi^2 = 78.8$, $df = 1$, probabilité = 0.000

4.6 Grammaticalisation de *et tout*

Tournons-nous maintenant vers la question de la grammaticalisation et du changement de *et tout*, la variante la plus remarquable en termes d'usage. Nous pouvons constater que même si cette variante est productive chez les locuteurs âgés, sa fréquence est significativement plus élevée chez les adolescents. L'exemple suivant illustre l'utilisation de cette forme, qui est parfois le terme le plus fréquemment répété dans un énoncé :

(17) Une fille populaire

AIM: *elle était souvent avec eux **et tout** elle s'asseyait sur leur genoux tout ça **et tout** elle les calculait elle leur courait après **et tout** donc eux ils avaient l'habitude ils se sentaient beaux frais¹² **et tout***

CAR: +< *frais **et tout** (..) importants !*

AIM: *et après (..) et à un moment elle a commencé à arrêter de traîner avec eux et elle est- elle a commencé à traîner avec Nathan.*

CAR: +< *Nathan et ses boloss¹³ c'est ça.*

AIM: *et- déjà ils ont commencé à s'attacher l'un à l'autre **et tout** et lui surtout lui s'est beaucoup attaché à elle.*

CAR: *il l'aime (..) et après ils ont commencé à être jaloux les populaires garçons.*

Cet extrait indique que *et tout* remplit des fonctions discursives et affiche des signes d'une particule fortement grammaticalisée et désémantisée. Phonologiquement, elle compte parmi les formes les plus courtes (peut-être formées par une contraction de *et tout ça* ou d'autres formes commençant par *et tout*, comme *et tout le reste*). Parmi ses fonctions, on peut citer la structuration du discours, la création du rapport entre les interlocuteurs, l'intensification des déclarations positives ou encore l'atténuation des énoncés négatifs. L'extrait montre également que même si *et tout* est parfois utilisé dans des contextes avec une « liste » (en particulier dans le premier énoncé, où la locutrice énumère des activités comme *calculer*, *courir après* etc.), cette particule exerce en même temps d'autres fonctions pragmatiques telles que la ponctuation des unités du discours. Il est intéressant de remarquer que dans la première ligne de l'exemple (17), *et tout* est immédiatement précédé par *tout ça*, ce qui montre que les deux variantes ne remplissent pas ici exactement les mêmes fonctions. En particulier, *tout ça* semble avoir une portée plus restreinte et une fonction référentielle vis-à-vis des activités en question, tandis que *et tout* sert à ponctuer les segments narratifs pour mieux organiser le flux de la parole. Le tableau (9), recensant d'autres exemples tirés du corpus MPF, montre de nombreux cas de *et tout* dans des contextes inattendus ou grammaticalement discordants, par exemple avec des référents animés et dénombrables (*mes potes et tout*), des verbes (*il te tape et tout*), des phrases adverbiales (*trop bien et tout*) ou des séquences de discours rapporté (*"non c'est pas la mienne celle-là" et tout*). Ces exemples montrent que

¹² *Frais* (argot) – beau, attirant

¹³ *Boloss* (argot) – personne d'apparence faible, victime ; ici potentiellement « amis » ou « personnes influençables ».

la valeur référentielle de cette particule est en train de s'estomper au profit de ses fonctions pragmatiques. Il s'agit d'un cas particulier de grammaticalisation qui sera évaluée à l'aide d'une analyse multivariée. Comme dans la section précédente, l'analyse multivariée basée sur une série des régressions logistiques permet de jauger l'impact des différents facteurs sociaux et grammaticaux sur l'utilisation de *et tout*.

(13). Contribution des facteurs à la probabilité d'occurrence de *et tout*

Et tout (adolescents)				Et tout (adultes)			
Input		0.67		Input		0.21	
N Total		394		N Total		221	
	PF	%	n		PF	%	n
Valeur référentielle				Sexe			
0	.77	79	191/242	Femmes	>0.99	100	47/193
1	.50	57	58/102	Hommes	<0.01	0	0/28
2	.22	28	14/50	Gamme	100		
Gamme	55						
Cooccurrence							
Non	.60	71	185/259				
Oui	.40	58	78/135				
Gamme	20						

*Le tableau présente uniquement les résultats statistiquement significatifs.

Le tableau (13) montre que les jeunes utilisent *et tout* avec peu ou pas de contenu référentiel : cette particule est défavorisée dans des contextes où une liste est présente ou peut être imaginée. Sa fonction référentielle est donc, du moins pour ce groupe d'âge, récessive. Par contre, ce facteur ne s'est pas révélé significatif chez les locuteurs plus âgés, car *et tout* ne se comportait pas différemment des autres PEs dans l'échantillon. Cheshire (2007) a proposé que les PEs subissant une grammaticalisation requièrent de moins en moins le « support » d'autres marqueurs discursifs aux fonctions similaires. Pour tester cela, nous avons codé la cooccurrence d'autres particules discursives (par. ex. *genre, enfin, je veux dire, ben..*) dans le contexte immédiat de la PE. Il ressort de l'analyse que chez les adolescents, *et tout* n'a pas besoin du support d'autres marqueurs discursifs, ce qui va à l'encontre des conclusions de Cheshire sur les variantes grammaticalisées en anglais, exerçant de nombreuses fonctions pragmatiques équivalentes à celles des marqueurs discursifs, comme l'atténuation ou la structuration du discours.

Tournons-nous désormais vers les usages des locuteurs âgés, chez qui les facteurs associés à la grammaticalisation ne se sont pas révélés significatifs. Ces résultats indiquent que la particule *et tout*, même si elle est probablement plus grammaticalisée que les variantes plus longues, ne l'est pas au même degré que chez les locuteurs jeunes qui l'utilisent dans des contextes inattendus et avec une valeur référentielle minime. Les exemples (18)-(19) montrent, en revanche, que les locuteurs plus âgés l'utilisent toujours dans des contextes « originels », c.-à-d. des constructions nominales ou des contextes d'énumération :

(18) *ils font cinq tournées de repas de fin d'année avec des repas (.) grande classe et tout hein*

(19) *alors bien sûr on se munit hein (.) de gâteaux de bonbons et tout*

Un autre fait intéressant à noter chez les personnes âgées est la préférence catégorique pour *et tout* chez les femmes, évoquant d'autres études variationnistes qui ont montré que les femmes « mènent » le changement dans son stade initial (Labov 1990 et 2001). Il est possible que ce changement soit désormais près de son achèvement ou déjà complet, car *et tout* chez les jeunes semble presque entièrement grammaticalisé (ce qui n'était pas le cas chez les locuteurs âgés, chez qui les emplois originels de la particule étaient très fréquents).

Discussion

L'analyse quantitative des interrogatives indirectes révèle d'intéressantes corrélations dans l'usage de la variante *in situ*. Les contextes favorables à l'usage de cette forme sont les phrases courtes, telles que *c'est quoi*, *c'est qui* ou *c'est où* (d'habitude ne dépassant pas deux syllabes). Quant aux facteurs sociaux, la variante *in situ* est utilisée principalement par des jeunes d'origines différentes ayant des réseaux d'amis culturellement divers, et par des locuteurs masculins. Cette forme semble constituer une innovation linguistique avec un taux de diffusion élevé plus ou moins récent, car on n'en relève qu'un seul exemple chez les adultes dans le corpus CFPP.

Quant aux particules d'extension, l'analyse montre que *et tout* est de loin la variante la plus fréquente chez les jeunes. Même si cette forme est productive aussi parmi les locuteurs plus âgés, les facteurs associés à la grammaticalisation (décatégorisation, « blanchiment » sémantique, renforcement pragmatique) se révèlent significatifs uniquement chez les adolescents. On assiste donc à un type de changement où l'innovation se manifeste uniquement par rapport à différents degrés de grammaticalisation d'une forme déjà existante, qui devient simultanément de plus en plus fréquente. Il est intéressant de constater que

l'innovation à ce niveau n'est pas liée à l'appartenance ethnique, au sexe du locuteur ou à la diversité de son réseau d'amis. L'innovation grammaticale, par contre, semble fortement corrélée avec ces trois facteurs sociaux (cf. Gardner-Chloros & Secova 2018).

Pourquoi les particules discursives se comportent-elles différemment des structures grammaticales en terme d'innovation, de grammaticalisation et de diffusion ? Dans la grammaire comme dans le discours, les changements peuvent sans doute être attribués à des facteurs intralinguistiques, considérés ici comme des « restructurations à caractère présumé optimalisant, qui consistent, au sein même du système structurel, à substituer aux formes compliquées ou prêtant à confusion, des formes simplifiées » (Ledegen & Légise 2013 : 07). En grammaire, cette restructuration consiste à encourager la parataxe et la simplification syntaxique (qui consisteraient, par exemple, à ne pas faire l'inversion phrastique et à transformer *quoi* en *ce que* pour certaines variantes). Au niveau discursif, la restructuration se manifeste par une grammaticalisation accompagnée d'un affaiblissement du contenu référentiel, une possible réduction de matière phonétique et/ou phrastique et un renforcement pragmatique (acquisition des fonctions spécifiques telles que l'atténuation, l'approximation et la ponctuation du discours). Par ailleurs, des cas de grammaticalisation liés à la nécessité d'exprimer des fonctions pragmatiques spécifiques ont été observés aussi dans d'autres domaines discursifs, en particulier dans le discours rapporté (Tagliamonte et D'Arcy 2007, Secova 2015).

La grammaticalisation dans les deux cas semble donc être en partie entraînée par des pressions universelles dans la parole spontanée. Au niveau de la grammaire, il s'agit en particulier de la simplification grammaticale et de la préférence pour la parataxe, au niveau du discours de la nécessité de renforcer des fonctions pragmatiques. Or, les deux variables, grammaticale et discursive, subissent une influence *sociale* légèrement différente. Les innovations discursives, par définition *parlées* et non pas *écrites*, sont rarement stigmatisées ou étiquetées comme « agrammaticales » vis-à-vis de la norme¹⁴. Les innovations grammaticales, quant à elles, doivent davantage résister à la pression normative et prescriptive. Les interrogatives *in situ*, considérées incorrectes en français, ont un équivalent « standard » représenté également à l'écrit, et il est donc possible que cette variable soit plus saillante au niveau de la perception et donc confrontée à une éventuelle stigmatisation¹⁵. Des marqueurs discursifs innovants comme *genre* et *et tout* sont caractéristiques d'un style informel des jeunes en général, toutes les

¹⁴ A moins qu'elles ne soient sur-utilisées et donc perçues comme une exagération.

¹⁵ Cela n'est probablement pas le cas pour le français du Canada et pour les créoles, où cette forme ne semble pas marquée.

origines confondues. Etant donné que ces particules n'ont pas d'équivalent *écrit* tel quel, elles sont susceptibles d'être moins marquées et de se diffuser à travers les différents groupes sociaux plus facilement.

Des études similaires à Londres montrent que les jeunes locuteurs ont un répertoire commun de formes linguistiques qui ne sont pas - ou plus - nécessairement attribuables à une origine ethnique spécifique, et qui constituent une variété appelée « l'anglais multiculturel de Londres (Cheshire *et al* 2011). A la différence de Londres, certains types d'innovation linguistique à Paris semblent soutenir le constat qu'il s'agit là d'un répertoire encore fortement fragmenté en fonction du niveau linguistique (grammaire, discours, phonologie) et du profil social des locuteurs (sexe, appartenance ethnique et réseau social).

Conclusion

Le comportement des variables à différents niveaux linguistiques, ainsi que leurs corrélations sociales, continuent à faire l'objet des recherches variationnistes. Comme dans les analyses d'autres variables orales, il y a un besoin manifeste de données vernaculaires et informelles, nécessaires pour une étude plus approfondie des facteurs en interaction et la réalisation de tests statistiques plus précis. Ces types de données sont, malheureusement, rares dans n'importe quelle langue, et le français n'est pas une exception.

Le but de la présente étude était d'examiner deux types de variables jusqu'alors peu étudiées en français contemporain : les interrogatives *in situ* et les particules d'extension. L'analyse qualitative des usages oraux socialement stratifiés, ainsi que les résultats quantitatifs mis en lumière à l'aide des tests statistiques, ont exposé d'intéressantes corrélations entre les facteurs linguistiques et sociaux, différentes pour les deux variables. Du côté de la grammaire, l'étude a révélé que les usages sont socialement clivés sur la dimension du « standard » et « non standard », alors que dans le domaine discursif le changement semble plus généralisé.

Cet article contribue à une meilleure connaissance théorique des processus de grammaticalisation en montrant que, même si certaines tendances internes peuvent se révéler plus ou moins universelles, le contexte social interagit d'une manière très complexe avec le contexte linguistique et les deux ne peuvent pas être considérés de manière isolée.

REFERENCES

- Armstrong, N. (2002). Variable deletion of French *ne*: A cross-stylistic perspective. *Language Sciences*, 24, 153–73.
- Blanche-Benveniste, C. (1997). *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys, Gap.
- Branca-Rosoff, S., Fleury, S., Lefeuve, F. & Pires, M. (2007–2009). Discours sur la ville. Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 (CFPP2000) <http://ed268.univ-paris3.fr/CFPP2000/>.
- Bybee, J. (2003). Mechanisms of change in grammaticization: The role of frequency. In J. Brian & J. Richard (Eds.), *The Handbook of Historical Linguistics* (pp. 602–623). Oxford: Blackwell.
- Cheshire, J. (2007). Discourse variation, grammaticalisation, and stuff like that. *Journal of Sociolinguistics*, 11, 155–193.
- Cheshire, J. et al. (2008). Ethnicity, friendship network and social practices as the motor of dialect change: linguistic innovation in London. *Sociolinguistica*, Vol. 22: 1-23.
- Cheshire, J., Kerswill, P., Fox, S. and Torgersen, E. (2011). Contact, the feature pool and the speech community: The emergence of Multicultural London English. *Journal of Sociolinguistics*, 15, 151–196.
- Coveney, A. (1997) L'approche variationniste et la description de la grammaire du français : le cas des interrogatives. *Langue française*, 115, 88-100.
- Defrancq, B. (2000). Un aspect de la subordination en français parlé : l'interrogation indirecte, *Etudes Romanes*, 47, 131- 141.
- Dubois, S. (1993). Les particules d'extension dans le discours: analyse de la distribution des formes et patati et patata. *Revue Québécoise de Linguistique Théorique et Appliquée*, 11, 21–47.
- Gadet, F. (1989). *Le français ordinaire*, Paris, Colin.
- Gadet, F. (1993). *Le français populaire*, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? ».
- Gadet, F. (2006). France. In U. Ammon, N. Dittmar, K. J. Mattheier and P. Trudgill (Eds.), *Sociolinguistics: An International Handbook of the Science of Language and Society*, vol. 3 (pp. 1787–1792). Berlin: de Gruyter.

- Gardner-Chloros, P. & Secova, M. (2018) 'Grammatical change in Paris French: In-situ question words in embedded contexts.' *Journal of French Language Studies* (Special Issue).
- Johnson, D.E. (2009). Getting off the GoldVarb Standard: Introducing Rbrul for Mixed-Effects Variable Rule Analysis, *Language and Linguistics Compass* 3(1), 359–383.
- Labov, W. (1966). *The Social Stratification of English in New York City*. Washington, DC: Center for Applied Linguistics.
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic Patterns*, Oxford, Blackwell.
- Labov, W. (1990). "The intersection of sex and social class in the course of linguistic change." *Language Variation and Change*, 2(2), 205–254.
- Labov, W. (2001). *Principles of Linguistic Change*. Vol. II: Social Factors. Oxford: Blackwell.
- Labov, W. (2004). Quantitative reasoning in linguistics. In U. Ammon, K. N. Dittmar, J. Mattheier, and P. Trudgill (Eds.). *Sociolinguistics / Soziolinguistik: an international handbook of the science of language and society*. Volume I (pp. 6-22). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Ledegen, G. (2007). L'interrogative indirecte in situ à la Réunion : elle connaît elle veut quoi. In M. Abecassis, L. Ayosso & E. Vialleton (Eds.) *Le français parlé du 21e siècle : normes et variations géographiques et sociales*, Actes du Colloque à l'Université d'Oxford (pp. 177-200). Paris, L'Harmattan.
- Ledegen, G. & Légise, I. (2013) Variations et changements linguistiques. In Wharton S., Simonin J. (Eds.) *Sociolinguistique des langues en contact* (pp. 315-329). ENS Editions.
- Lefebvre, C. & Maisonneuve, H. (1982) La compétence des adolescents du Centre-Sud: les structures complexes. In Lefebvre, C. (Eds.), *La syntaxe comparée du français standard et populaire: approches formelle et fonctionnelle*, Tome1 (pp. 171-206). Québec, Office de la langue française.
- Levey, S. (2012). General Extenders and grammaticalization: Insights from London preadolescents. *Applied Linguistics*, 2012, 1–26.

- Overstreet, M. (1999). *Whales, Candelight, and Stuff like That*. New York: Oxford University Press.
- Overstreet, M. (2005). And stuff und so: Investigating pragmatic expressions in English and German. *Journal of Pragmatics*, 37, 1845–1864.
- Overstreet, M. & Yule, G. (1997). On being inexplicit and stuff in contemporary American English. *Journal of English Linguistics*, 25, 250–258.
- Pichler H. (2010) Methods in discourse variation analysis: Reflections on the way forward. *Journal of Sociolinguistics*, 14(5), 581-608.
- Pichler H. (2013). *The Structure of Discourse-Pragmatic Variation*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Pichler H, Levey S. (2011) In search of grammaticalization in synchronic dialect data: general extenders in northeast England. *English Language and Linguistics* 15(3), 441-471.
- Prévost, S. (2006) Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes, *Cahiers de praxématique*, 46, 121-140.
- Riegel, M., Pellat, J-C. & Rioul, R., (1997) *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- Ro et Cut (2012), Bref, j'ai failli voter. (Exemples utilisés : 1m30s : <https://www.youtube.com/watch?v=pcXniaq4jCk>
- Secova, M. (2014). 'Je sais et tout mais ...' might the general extenders in European French be changing? *Journal of French Language Studies*, 24(2), 281-304.
- Secova, M. (2015). 'Discours direct chez les jeunes : nouvelles structures, nouvelles fonctions' *Langage et société*, 151, 131-151.
- Tagliamonte, S. (2012). *Variationist Sociolinguistics: Change, Observation, Interpretation*. Chichester: Wiley-Blackwell.
- Tagliamonte, S. & D'Arcy, A. (2007) Frequency and variation in the community grammar: Tracking a new change through the generations, *Language Variation and Change*, 19, 199-217.
- Tagliamonte, S. & Denis, D. (2010). The stuff of change: General extenders in Toronto, Canada. *Journal of English Linguistics*, 38 (2), 335–368.

Weiner, E.J. & Labov, W. (1983). Constraints on the agentless passive. *Journal of Linguistics*, 19, 29-58.

Résumé :

Cet article cherche à comparer la variation et le changement dans deux domaines linguistiques, à savoir la grammaire et le discours. Il présente les résultats du projet « Multicultural London English – Multicultural Paris French » et s'interroge sur les différences dans l'usage des traits innovants et leur corrélation avec certaines catégories sociales. Du côté grammatical, la recherche se concentre en particulier sur l'usage des interrogatives indirectes *in situ* telles que *je sais pas c'est qui* et *je sais ça veut dire quoi*, fréquemment utilisées à l'oral chez certains locuteurs. Du côté pragmatique-discursif, elle discute de l'utilisation des particules d'extension (*et tout*, *et tout ça*). L'étude révèle que la distribution des innovations discursives n'est pas la même que celle des innovations grammaticales, dont l'usage est davantage clivé en fonction des catégories sociales. L'article tente d'apporter des éclairages sur les processus de grammaticalisation et de changement, en s'interrogeant sur l'existence d'un français multiculturel typiquement « jeune » ou typiquement « parisien ».

Mots-clés : grammaticalisation, interrogatives indirectes *in situ*, particules d'extension, innovation, variation et changement linguistiques

Abstract (English):

The article aims to compare variation and change at the level of grammar and discourse, based on the data from the project "Multicultural London English - Multicultural Paris French". It examines the differences in the use of innovative features and their correlation with the main social categories. We focus on the use of *in situ* indirect questions (e.g. *je sais pas c'est qui*, *je sais ça veut dire quoi*) at the level of grammar and general extenders (e.g. *et tout*, *et tout ça*) at the level of discourse. The study reveals that the discourse-pragmatic and grammatical innovations pattern differently, with the latter being more socially divided. The paper seeks to contribute theoretical insights into the processes of grammaticalisation and change while questioning the existence of a typically "youth", "Parisian" multicultural French.

Keywords: grammaticalisation, *in situ* indirect questions, general extenders, innovation, language variation and change

Author's address:

Dr. Maria Secova
School of Languages and Applied Linguistics
The Open University
Stuart Hall, Walton Hall
Milton Keynes MK7 6AA
United Kingdom

Tel: 0044 (0)78 3150 7618
E-mail: maria.secova@open.ac.uk